# LOUIS-
# ALPHONSE-PAUL
# DURAND

Architecte des Monuments Historiques

## SA VIE ET SES TRAVAUX

*1813 + 1882*

MANTES
Imprimerie du *Petit Mantais*. — G. Gillot, directeur.

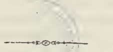
1882

# LOUIS-
# ALPHONSE-PAUL
# DURAND

Architecte des Monuments Historiques

---

## SA VIE ET SES TRAVAUX



## LOUIS-ALPHONSE-PAUL

# DURAND

*28 Avril 1813 + 4 Août 1882*

La ville de Mantes vient de faire une grande perte. Sans la volonté formellement exprimée de l'homme éminent qui vient de disparaître, nous aurions tenu à honneur de retracer, sur sa tombe même, au milieu de ce concours de tous ses amis et concitoyens, les qualités exquises, les travaux considérables qui ont rempli toute cette vie de labeur et de vertu. Nous nous sommes inclinés avec respect devant un ordre si nettement formulé ; mais quand rien ne nous lie plus, nous croirions manquer aux convenances les plus élémentaires et à l'amitié qui nous a uni si longtemps

à M. Durand, si nous ne venions ici parler avec nos souvenirs, de cet homme si simple, si bon et doué de tant de qualités supérieures.

Les deux journaux de Mantes, avec un tact et une mesure dont nous les remercions, ont déjà rendu un hommage éclatant au caractère et au mérite de l'homme qui a eu cet honneur si précieux et si rare, de réunir toute une ville dans un concert d'unanimes regrets. Nous avons à peine besoin de le faire remarquer, si nous venons après eux, dire en quelques pages, les travaux de l'architecte et de l'artiste, la vie si bien remplie de l'homme de bien, c'est que nous avons voulu le faire après quelques jours de recueillement; c'était entouré de tous les éléments nécessaires au sujet qui nous tient tant à cœur, que nous voulions payer ce tribut si mérité.

Nous conserverons pieusement le souvenir de douze années d'une amitié que rien n'est venu troubler. C'est par un commerce de tous les jours, c'est dans le charme d'une conversation, tour-à-tour confiante, enjouée ou savante, c'est par l'échange journalier de nos idées sur des

objets que nous aimions avec une égale passion, que nous avons été initié à sa vie, à ses douleurs, à ses joies, à ses travaux et nous osons presque dire, à sa science des beaux-arts et surtout de l'archéologie du moyen âge. Faisant taire de justes regrets, nous venons rendre à cet ami digne de tant d'éloges, l'hommage qui lui est dû ; nous voulons raconter sa vie et son œuvre et faire connaître à nos concitoyens, par quels travaux considérables il est arrivé à la haute position qu'il avait conquise.

Louis-Alphonse-Paul Durand, comme on l'a dit, est né à Mantes le 28 avril 1813. Son père, issu d'une famille parisienne très distinguée, était receveur municipal des contributions directes à Mantes. C'était un homme de goût et déjà amateur d'antiquités, bien avant que ce ne fut devenu une mode de bon ton. Par sa mère, il était allié à la vieille famille parlementaire des marquis Lallemand Lecoq de Corbeville.

C'est dans cette maison paternelle de la rue de la Madeleine où il aurait voulu mourir, c'est au milieu de ces objets d'art amassés par son père, qu'il dut prendre ce

goût des choses artistiques qui le poussa dans la suite vers l'architecture.

Après avoir fait de bonnes études classiques au collège de Mantes, il entra très jeune à l'Ecole des Beaux-Arts. Il étudia son art avec Heurteloup, un des architectes distingués de son époque.

Dès 1835, son talent s'était déjà révélé et faisait pressentir les succès qu'il devait obtenir dans l'avenir. C'est alors aussi, que se montra l'intérêt qu'il a toujours porté aux monuments de Mantes et des environs. Il avait exposé au Salon, sur les instances de M. Cassan, croyons-nous, ses magnifiques dessins de l'église de Vétheuil qui le firent connaître comme un dessinateur d'architecture de premier ordre. Il y montra une grande facilité et cette manière toute particulière à l'Ecole des Beaux-Arts, où l'on sait donner au moindre dessin géométral une pointe de perspective et d'agrément, qui lui enlève toute sa sécheresse (1).

Nous négligeons, de parti pris, tous les travaux d'ordre secondaire qu'il dirigea,

(1) V. Salon de 1835, nº 2344. Ces dessins, publiés dans les documents des Monuments historiques, ont été gravés par M. Léon Gaucherel.

pour ne nous occuper que de ceux qui ont contribué à établir sa réputation. En 1841, il entra comme auditeur au Conseil des Bâtiments. La place était gratuite, mais elle lui fut précieuse à tous égards. C'est là, au milieu des Vatout, des Vitet, des Mérimée, des Fontaine ; à côté de Viollet-le-Duc qu'il a intimemement connu, de Ruprich-Robert et des grands architectes, dont les noms ont eu le plus de retentissement, qu'il prit le goût et la connaissance du moyen âge et de son architecture simple et admirable. D'autres sont plus connus que lui, mais bien peu possèdent mieux que lui l'art roman et l'art ogival. C'est ce qui fit sa valeur comme architecte archéologue, comme restaurateur de nos grandes cathédrales ; c'est par là surtout qu'il s'est montré artiste et, dans une certaine mesure, un véritable créateur original.

Avant d'être chargé de ces grands travaux où il a donné toute sa mesure, sa première œuvre importante fut l'hospice de Meaux, dont il obtint la direction en 1843, à la suite d'un brillant concours. Sa manière se montre tout entière avec ce

premier succès. Il ne se contenta pas pour réussir, de s'armer de tout ce qu'on enseigne à l'école et qui souvent est peu de chose dans la pratique ; il ne lui importait pas seulement d'élever un monument bien ordonné et bien proportionné, il voulut encore en faire un édifice digne en tout point de l'objet pour lequel il était construit.

Non seulement il visita tous les hôpitaux de Paris, il fit mieux encore : il réunit tout ce qui avait été écrit à ce sujet et consulta surtout les travaux des médecins sur les services hospitaliers. Un jour, en fouillant sa bibliothèque, ces ouvrages nous tombèrent sous la main et comme nous lui en marquions un certain étonnement : « C'est avec cela, nous répondit-il, que j'ai fait l'hospice de Meaux. Mes concurrents avaient fait des bâtiments, j'ai voulu faire un véritable hospice et je me suis renseigné auprès de ceux qui savent le mieux ce qui manque dans ces établissements. »

Cette conscience professionnelle, M. Durand la porta dans toute sa vie d'architecte.

Vers 1845, il fut chargé des travaux de restauration de Notre-Dame de Mantes et

l'on peut dire que sa vocation était trouvée. Ceux qui ont habité la ville, vers 1840, se rappellent dans quel état était toute l'église et surtout la façade occidentale. La tour de droite ou du midi, à peu près dans son état primitif, avait cependant été déshonorée dans la partie supérieure par des contreforts inutiles, ajoutés au xv° siècle. On avait cru alors sa solidité en péril et on avait construit tout autour de petits murs en pierre avec parements en écaille de poisson ; l'effet était déplorable.

La tour du nord, bâtie sur un sol peu solide, avait menacé ruine dans le courant du xv° siècle. Vers 1490, les échevins en avaient décidé la réfection. Le travail fut refait dans le style de l'époque, sans aucun égard pour ce qui avait existé précédemment et l'édifice y perdit son unité. La tour, reprise au niveau de la plate-forme, fut bâtie plus lourdement encore et, comme le dessous n'avait point été consolidé, le tassement continua. De plus, les matériaux avaient été mal choisis et vers 1840, il y avait nécessité de reprendre le tout et de refaire à nouveau cette tour qui menaçait d'écraser l'église dans sa chute.

Désigné pour cette difficile entreprise, M. Durand fit appel à toutes ses connaissances d'architecte et d'archéologue. Son projet d'ensemble comprenait une reprise en sous-œuvre de l'angle nord-ouest, sur une suite d'assises en retraite, comme dans la fondation primitive. Pour la partie supérieure, il fit adopter par le comité des Monuments Historiques, un premier plan, dans lequel les deux tours, entièrement semblables, restaient cependant isolées aux deux angles de la façade. Ce projet avait déjà reçu un commencement d'exécution, lorsque M. Durand arrêta de lui-même les travaux et, armé d'une étude nouvelle, il se présenta encore une fois devant le comité.

En examinant de plus près les parties hautes du monument, il avait remarqué sur le côté de la tour du midi, certains arrachements qu'il ne s'expliquait pas tout d'abord. Puis, la lumière se fit ; on peut dire qu'il eut un éclair de génie en retrouvant l'arrangement de cette galerie aérienne en colonnade, qui relie les deux tours entre elles et qui, de loin, lui donne l'aspect d'une frêle découpure. Ce plan fut

accueilli par des applaudissements et adopté avec enthousiasme. C'est ainsi que nous avons cette façade de Notre-Dame, qui en fait un monument à peu près unique. S'il est, en effet, au point de vue de la masse générale, de l'abondance des sculptures, beaucoup de plus belles églises en France, il n'en est pas une où la sévérité des lignes architecturales atteignent à un pareil dégré de pure beauté.

La restauration de Notre-Dame de Mantes a été l'œuvre courante de toute la vie de M. Durand. Après avoir réparé la Chapelle de la Vierge, le haut de la tour du sud, puis toutes les chapelles de l'abside, remis en état les voûtes du triforium au-dessus du collatéral de gauche, complété avec M. Steinheil, la grande rose de la façade et fait disparaître autant qu'il était possible, les actes de vandalisme ou d'ignorance de ses prédécesseurs, il a rétabli avec beaucoup de fidélité, dans son état primitif, le gable de la porte méridionale. Il n'y manque plus que les figures de la Vierge et des douze échevins sous les traits des apôtres, qui ornaient les niches de la cymaise, à droite et à gauche. C'est un des

plus beaux spécimens de l'architecture du XIV^e siècle et le type qui a servi de modèle au portail de la Calande, à la cathédrale de Rouen.

Après des travaux de toutes sortes accomplis un peu partout : à la sous-préfecture de Mantes, à l'abbaye de Luxeuil, à Napoléonville, à Vannes, à Châlons-sur-Saône, etc., M. Durand fut, vers 1832, attaché définitivement aux Monuments Historiques. C'est à cette époque aussi qu'il fut chargé de la restauration de Saint-Mammès de Langres.

Cette cathédrale est un monument complexe où toutes les époques architecturales ont laissé une empreinte plus ou moins profonde. L'abside est du XI^e siècle, tandis que le reste de l'édifice a reçu des additions de tous les styles subséquents. Toutes les parties étaient en mauvais état; il fallait faire cadrer l'ensemble de la restauration avec chacun des caractères des différentes parties ajoutées. C'est là un des points les plus difficiles de l'œuvre des architectes qui restaurent; c'est dans ces circonstances que les critiques locales qu'il faut ménager, s'exercent le plus aisé-

ment; c'est sur ce point que les opinions des archéologues sont le plus divisées.

Ceux-ci veulent, généralement, qu'on rende autant que possible, au monument qu'on restaure, son caractère natif ; il leur importe peu de détruire une œuvre capitale, du moment où elle n'est pas de la première époque. D'autres, au contraire, veulent tout conserver et trouvent qu'on démolit toujours trop et que l'architecte, sous prétexte de restauration, met beaucoup trop de son propre fonds et crée souvent un édifice entièrement inconnu avant lui.

M. Durand prenait un moyen terme qui lui était particulier. Il tenait à conserver dans un grand monument, toutes les parties de style pur qui s'y trouvent. Pour lui c'étaient les étapes de la construction, les dates qui guident l'archéologue et l'historien ; souvent aussi, c'était la marque particulière des styles de chaque contrée. A moins d'y être tout-à-fait forcé lorsqu'il était en présence d'un ouvrage sans valeur ou de mauvais goût, jamais il ne détruisait rien de ce que nous a laissé le passé.

On peut affirmer que c'est à cela qu'il doit de n'avoir jamais soulevé de grandes

critiques autour de ses travaux ; beaucoup de très grands architectes n'en pourraient dire autant.

Il appliqua cette méthode à Langres, avec un grand succès. Nous ne pouvons entrer dans le détail de cette restauration, mais parmi tous les ouvrages qu'il y fit exécuter dans les vingt ans que dura sa direction, nous citerons une porte romane qu'il fit ouvrir, pour les besoins du culte, dans la partie la plus ancienne de l'édifice. Elle est très belle, très ornée et inspirée en partie, par la porte occidentale de Gassicourt, dont il a copié tout le tympan.

Viollet-le-Duc l'était allé inspecter; il lui avait fait les honneurs de ses travaux et l'avait entretenu de ses projets. Ils causaient et discutaient des différentes parties terminées, lorsque M. Durand lui dit : Avez-vous remarqué la porte par laquelle vous venez de passer ? — Je crois bien, dit Viollet-le-Duc, c'est un beau morceau du XI$^e$. La porte, nous disait en riant M. Durand, était finie depuis quelques mois à peine. Son orgueil d'artiste était délicieusement flatté d'avoir pu tromper, une minute, un maître comme Viollet-le-Duc.

M. Durand dirigea dans le même temps, les travaux de l'église des Andelys. Sous les tours d'angles, sous les voûtes des nefs, les piliers fléchissant de toute part, étaient sur le point de s'écraser et d'entraîner la destruction de l'édifice. Différentes consolidations avaient été tentées sans succès. On avait bâti notamment un lourd contre-fort pour appuyer la tour de droite, on avait doublé l'épaisseur de l'avant-corps qui existait déjà devant la façade. Ces travaux n'avaient fait qu'augmenter les poussées. C'était sur les piliers eux-mêmes qu'il fallait agir et non ailleurs.

Emus du péril qui menaçait leur vieille basilique, les habitants des Andelys, en 1855, à l'aide d'une souscription publique ou d'une loterie et d'une allocation considérable de l'Etat, firent décider une restauration générale. Le principal objectif de M. Durand, en arrivant aux Andelys, fut de consolider les tours. Sacrifiant une faible portion de la nef et des collatéraux, il mura complétement les arcades de soutènement, depuis le sol jusqu'à l'intrados ; il engloba les piliers intérieurs dans une construction solide, relia entre elles les

deux tours par un porche intérieur voûté afin de les contrebouter l'un par l'autre. Enfin, pour dissimuler cette forte maçonnerie, il l'orna, fit une tribune au-dessus du porche ; et sous les tours, il utilisa le nouvel espace un peu obscur, en y plaçant, d'un côté un sépulcre et de l'autre des restes archéologiques provenant de l'église. Il put ainsi faire disparaître le contrefort monstre qui soutenait la tour à l'extérieur et réduire l'avant-corps de la façade à sa plus simple expression.

Tous les piliers de la nef furent ensuite repris en sous-œuvre ; toutes les parties de l'église qui étaient fortement endommagées, furent remises dans leur état primitif. Il en fit presque une église neuve.

L'entreprise d'Autun, qui lui fut confiée quelques années après, est une de ses œuvres dont il était le plus fier. C'était bien toujours le même mal à réparer, toujours les mêmes périls à éviter, mais cette fois, dans des proportions effrayantes

La cathédrale d'Autun est en forme de croix latine : sur la croisée du transept s'élève une flèche élancée, qui a plus de 120 mètres de hauteur. Cette flèche péri-

clitait en même temps par la base et par le sommet. Ce travail de restauration qui présentait des difficultés très nombreuses, fut offert, en 1858, au maître des maîtres : à Viollet-le-Duc. Absorbé à cette époque par de nombreux travaux, Viollet-le-Duc ne put accepter, mais il désigna M. Durand comme le plus capable d'accomplir cette œuvre de premier ordre. Nous ne savons pas de plus bel éloge à faire des talents techniques de notre regretté concitoyen. Et c'est alors, on peut le dire, que se dévoila toute la science de M. Durand : science, non-seulement de l'architecte, mais encore de l'ingénieur.

M. Flachat venait de faire à très grands frais, le même travail au Dôme de la cathédrale de Bayeux. Plusieurs architectes de talent, devant des difficultés locales, autant que professionnelles, avaient dû y renoncer. L'Etat avait alors mis à la disposition de M. Flachat toutes les ressources possibles; sous le rapport financier on lui avait laissé carte blanche. Les ouvriers du chemin de fer de l'Ouest, dont il était ingénieur, durent prêter leur concours.

Bref, l'œuvre menée à bonne fin, coûta plus de 1,500,000 francs.

M. Durand ne se dissimula aucune des difficultés. Il s'installa à Autun et après avoir étudié la position et les divers systèmes employés jusqu'alors, il les combina si habilement que, sans interrompre le service du culte, sans accident de personnes, sans dépenses exagérées, il mena à bien cette entreprise gigantesque.

Au moyen d'un étayement ingénieusement imaginé, où il combina les assises de maçonnerie, avec une charpente solidement moisée, il parvint à tenir en l'air cette masse énorme dont le poids total dépassait 30,000,000 de kilogrammes. Pour éviter un tassement inégal qui n'eût pas été sans danger, il interposa une série de vis calantes semblables à celles qu'on employait autrefois dans le cintrage des grandes arches de pont; tous les jours, à chaque instant, il était là, avec le niveau, veillant minutieusement à ce que la flèche ne bougeât d'un millimètre. Pendant ce temps, les tailleurs de pierre et les maçons travaillaient; il obtint, sans incident un succès complet.

Après cela, on le comprend, le reste de la restauration n'était plus qu'un jeu pour un tel homme. Pendant plus de quinze ans que l'église d'Autun lui resta confiée, il reprit la tour du Nord de la façade et les différentes parties que le temps avait endommagées.

Nous rappelons pour mémoire d'habiles restaurations faites à l'église de Vernon. Il y rétablit, sur ses dessins, un tympan entier dans lequel sont sculptées différentes scènes de la vie de la Vierge. En 1860, il exposa au salon plusieurs dessins des diverses parties de cette église qui est fort intéressante.

M. Durand était depuis longtemps architecte diocésain de Coutances ; il avait comme architecte des Monuments Historiques, la direction des travaux de la cathédrale. Après avoir bâti pour le diocèse, un grand séminaire qui est certainement, avec la belle préfecture de Poitiers, une de ses œuvres les plus étudiées et les plus complètes, il fut appelé encore vers 1879 ou 1880, à une œuvre considérable.

Minée par le temps et les vents violents de l'Océan, l'une des flèches de la cathé-

drale s'était éffritée par le haut et ne tenait plus à rien. Les Monuments Historiques décidèrent le rétablissement intégral de 30 à 35 mètres de cette flèche. Nous avons encore été témoin, à ce moment, de l'attention minutieuse qu'il apportait à tous ses travaux.

Déjà atteint par le mal impitoyable qui devait nous l'enlever ; condamné à garder la chambre, l'entreprise n'en souffrit en rien. Il se fit envoyer en réduction, toute une charpente minuscule devant servir de modèle pour une autre qui plus tard, partant de 70 mètres du sol, s'éleva jusqu'à près de 80 mètres au-dessus des combles de la cathédrale. Il examina chaque assemblage, imposa au charpentier des modifications importantes, pour arriver à résoudre ce difficile problème de la légèreté et de la solidité.

Le résultat fut tel qu'il le désirait : la flèche fut remontée en quelques mois, une croix dorée de 6 mètres fut plantée sur la dernière assise, sans qu'il eut à déplorer le moindre accident. Sa charpente fit l'admiration des officiers du génie, venus exprès de Cherbourg pour se rendre compte

des moyens employés pour ce périlleux travail.

Ce fut son dernier champ de bataille et sa dernière victoire.

Nous avons énuméré une partie de l'œuvre de M. Durand. Les restaurations dont nous venons de rendre un compte bien sommaire, ne sont qu'une faible portion du travail accompli pendant cinquante années. Nous avons passé sous silence les constructions privées, et certains travaux publics qui n'ont rien ajouté à sa gloire. Jusqu'ici nous n'avons pas trouvé une seule critique à placer, pour jeter comme un point noir sur le fond trop lumineux de ce tableau. Nous avons été trop l'ami de M. Durand, pour reculer devant une vérité que lui-même nous a apprise ; il avait un grand défaut, mais un défaut si rare chez les architectes, que nous ne savons pas si réellement la critique peut s'en armer contre lui : il était économe.

Nous en citerons seulement deux exemples. La réfection de la tour du Nord de Mantes couta 106,000 francs. Son devis avait été de 100,000 francs, et il faisait remarquer en souriant, que l'échafaudage

seul de la tour Saint-Jacques en avait couté 108,000.

A Autun M. Durand fit mieux encore. M. Flachat, à Bayeux, avait dépensé un million et demi : l'Etat avait accordé pour la flèche d'Autun, 900,000 francs. Tous ses comptes reglés, M. Durand présenta un état définitif de dépenses, montant à 860,000 francs. C'était la première fois que pareille chose se présentait au ministère et on fut forcé de lui en adresser des compliments.

Ce défaut chez M. Durand, tenait, croyons-nous, aux soins qu'il mettait, comme nous l'avons dit, à conserver le plus possible. Au lieu de raser sans pitié, il aimait toujours mieux faire un raccord, que de bâtir complètement à neuf. Il appelait cela, les témoins du passé et ses arguments contre les critiques. Ses devis étaient faits avec une conscience extraordinaire et presque jamais il ne les dépassait.

Quelques uns de ses travaux, comme Gassicourt et Limay, ont été critiqués ; lui-même le savait bien et ne s'en cachait pas. Ce qu'on ignorait, c'est qu'il avait été obligé de les exécuter avec des ressour-

ces dérisoires. Pour Gassicourt, qui l'a toujours fort intéressé, il travaillait, il y a quelques mois à peine, à un nouveau projet très étudié qui rendrait à cette église du XI$^{e}$ siècle, tout son caractère primitif. Nous espérons que la direction des Beaux-Arts en tiendra compte dans l'avenir.

Ce qu'on ne saurait assez admirer c'est qu'il avait une puissance de travail vraiment extraordinaire, qu'on s'explique difficilement chez un homme d'une santé si débile. Au temps de ses grands travaux, quand l'heure du repos avait sonné pour tout le monde, il venait avec sa lampe déjà épuisée par un travail de plusieurs heures, la faisait emplir de nouveau : le lendemain matin l'huile était brûlée. Il avait veillé une partie de la nuit ! Aussi, cela est à peine croyable, mais la quantité énorme de travaux qu'il a dirigés a été son œuvre absolument et entièrement personnelle. A part un élève, qu'il pria au bout de quelques temps d'aller travailler avec son ami M. Questel, il a tout fait par lui-même ; il n'a jamais eu de bureau, ni jamais un commis à ses ordres. *Il a seul, tout conçu, tout écrit et tout dessiné !!*

Tant de labeur on le devine, ne pouvait manquer d'attirer sur lui l'attention, les récompenses et ce qu'on est convenu d'appeler les honneurs. Ses dessins lui valurent, à l'Exposition Universelle de 1855, une mention honorable. Il obtint une médaille d'or de 2e classe, au Salon de 1857, pour ses trois magnifiques dessins de l'église de Mantes. Quelque temps après, M. Durand obtenait la plus flatteuse distinction qu'on puisse ambitionner, lorsqu'on a conscience de l'avoir méritée : il fut fait chevalier de la Légion d'Honneur. Quand un jour, dans une déclaration publique, il écrivait qu'il avait été décoré *pour services extraordinaires*, il se trouva qu'il avait bien dit la vérité.

M. Durand était de plus commandeur de l'ordre papal de Saint-Grégoire-le-Grand. Il le devait encore à ses nombreuses restaurations d'édifices religieux.

Et maintenant, on connait le travailleur, l'architecte, l'ingénieur, l'artiste, puisque nous avons décrit ses principaux travaux. Devons-nous parler de l'homme ? A quoi bon ? Son souvenir est encore trop présent. Jamais homme n'a allié tant de connais-

sances diverses à tant d'honnêteté et de simplicité. Bon et ferme à la fois, il était aimé de tous ceux qu'il avait sous ses ordres.

Il était d'un commerce facile et agréable ; jamais personne n'attendait à sa porte et elle était souvent ouverte. Chacun avait quelque chose à lui demander; un conseil, une consultation d'affaire ou de métier. C'était comme le prud'homme de la ville et nous savons mainte affaire litigieuse, qui eut pu sans lui, dégénérer en coûteux procès. Quand il avait prononcé, il faut bien le dire, son arrêt était considéré comme définitif, parceque le jugement était toujours équitable.

Bien souvent aussi, on venait faire appel à sa bourse. Elle était comme sa porte, toujours grande ouverte. Jamais un pauvre ne s'est retiré les mains vides, jamais une infortune ne lui a été connue, sans qu'il n'ait fait son possible pour l'adoucir. Voir souffrir lui était insupportable. Il était prêt pour toutes les œuvres bonnes et utiles. Jamais on ne lui demandait en vain, que ce fut une misère à soulager ou une œuvre locale à soutenir, sa main s'ouvrait

largement. C'était là sa seule prodigalité, mais une grande partie de son revenu y passait.

S'il puisait dans son cœur ces sentiments élevés et généreux, nous pouvons affirmer qu'ils avaient encore une autre source ; il aimait avec passion sa ville natale et rien de ce qui la regardait, ne pouvait le trouver indifférent. Aussi était-il disposé à tous les sacrifices pour encourager ce qui se faisait d'utile à Mantes. Personne ne l'ignore : la Société de Tir, la Société d'Agriculture, les écoles, toutes les institutions qu'il a favorisées de sa collaboration ou de ses dons, peuvent en rendre témoignage.

Il laisse, croyons-nous, un généreux souvenir à la ville et à l'hôpital ; et à l'église une somme importante qui servira peut-être, à combler le secret désir de toute sa vie, à restaurer, sous le contrôle de l'Etat, toute la chapelle de Navarre, ce bijou que Viollet-le-Duc appelait le chef-d'œuvre du XIV[e] siècle.

M. Durand aimait sa ville natale avec passion ! C'était le sujet favori de ses études et de sa conversation. Aussi, ce fut

naturellement, par suite d'idées longuement échangées que nous en vînmes à entreprendre avec lui cette *Chronique de Mantes*, dont il n'a vu que la première feuille. Ce fut certainement une de ses dernières joies. Lorsque nous étions ensemble, il oubliait alors le mal implacable qui devait fatalement nous l'enlever; toute autre préoccupation disparaissait et son bonheur était grand, lorsque nous lui signalions un document inexploré, ou que nous lui apportions un fait nouveau à raconter.

Il n'y avait pas à s'y tromper; la fin d'une vie si noblement employée était marquée d'un trait inexorable. Sous une trompeuse apparence de force, sa santé avait toujours été délicate. Son père était mort jeune encore; une sœur qu'il avait chérie, s'était éteinte ayant vingt ans à peine et ce n'était qu'au prix de ménagements de toutes sortes qu'il avait pu vivre. Il ne connaissait pas d'autres excès que ceux du travail.

Depuis plusieurs années, il avait reçu de sourdes atteintes de cette maladie de cœur dont il souffrait; et sans les soins

admirables dont il était entouré, sans un de ces dévouements qui se font de plus en plus rares, jamais il n'eut pu prolonger, comme il l'a fait cette fragile existence. Dans une piété profonde et douce, sévère pour lui et indulgente aux autres, il puisait cette résignation et cette force qui lui faisaient envisager la mort sans effroi : J'avais toujours pensé, nous disait-il à Epône, quelques jours avant sa mort, que je ne dépasserais pas la cinquantaine ; j'ai vécu tantôt vingt de plus, je n'ai donc pas le droit de me plaindre.

Aussi depuis longtemps il était prêt. Ses dernières dispositions étaient prises ; il a exécuté pieusement toutes les volontés de celle qui partagea sa vie et qui lui fut si chère. Quant à sa conscience, elle n'avait rien à lui reprocher ; elle était pure, et la mort pouvait venir à l'improviste ; elle ne le surprendrait pas.

C'est ainsi qu'elle vint en effet. Le vendredi 4 août, à six heures du matin, Louis-Alphonse-Paul Durand est mort à Epône, sans secousse, brusquement, sans pouvoir prononcer une parole.

Nous n'avons plus rien à dire. Mantes, en apprenant cette funeste nouvelle, a senti plus vivement que jamais, peut-être, combien cet homme savant, bon, généreux, allait lui manquer. Cette foule recueillie, suivant deux jours après son convoi, disait assez combien une vie de travail, d'honneur et de vertu, sait imposer d'estime et de respect. La ville, unie dans une même pensée, proclamait bien haut ce jour-là, quelle venait de perdre un de ses enfants les plus méritants.

Quant à nous qui avons été son ami le plus dévoué, nous lui devions cet hommage. Nous restons avec nos regrets auxquels des paroles n'ajouteraient rien, et le bon souvenir de tout ce que nous avons appris avec lui.

E. GRAVE.